

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Trois voyageurs partent vers le pays du soi

Robert Lalonde, *Iotékha*, Montréal, Boréal, 2004, 168 p.

Francine Déry, *Sans explication*, Montréal, Pleine Lune, 2004, 114 p.

Jean Royer, *La main nue*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2004, 128 p.

Yvon Paré

Number 115, Fall 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36953ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Paré, Y. (2004). Review of [Trois voyageurs partent vers le pays du soi / Robert Lalonde, *Iotékha*, Montréal, Boréal, 2004, 168 p. / Francine Déry, *Sans explication*, Montréal, Pleine Lune, 2004, 114 p. / Jean Royer, *La main nue*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Mains libres », 2004, 128 p.] *Lettres québécoises*, (115), 29–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Trois voyageurs partent vers le pays du soi

Encore une fois trois écrivains tentent de s'expliquer. Robert Lalonde plonge dans la désespérance du jour et de cette vie qui « ne ferme pas juste, juste ». Pour Francine Déry, le voyage est une métaphore où les mots surgissent comme des gares et permettent toutes les directions. Jean Royer arpente une fois de plus le continent de son corps et cherche à le compléter par l'écriture.

R É C I T | Y V O N P A R É

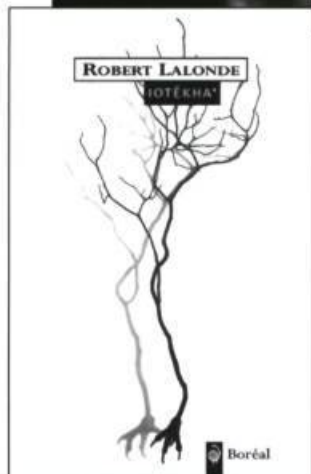
ROBERT LALONDE RÉUSSIT, à chacun de ses livres, à se renouveler et à surprendre en brouillant les pistes. Romans, essais, chroniques, réflexions, clins d'œil à ses écrivains fétiches, il tâte de tout. Il empoigne les genres avec une originalité déconcertante et une soif qui laisse le lecteur pantois.

Avec *Iotékha'*, Robert Lalonde nous convie à un festin. Dès les premières lignes, le lecteur doit accepter de le suivre dans ses errances et ses grands bouleversements.

Depuis des années, Robert Lalonde traîne des carnets. Il écrit comme il avale un café, comme il fume une cigarette, comme il parle. Il écrit en asthmatique qui ne saurait séparer de sa pompe. C'est sa manière de rester vivant dans la fragilité du matin ou le frémissement du couchant. Des milliers de pages qui jettent des ponts entre les jours, cochent le temps comme la trace de la lame d'un canif sur l'écorce d'un bouleau blanc. Un genre de Petit Poucet qui jalonne ses courses pour éviter de s'y perdre.

Quand je n'invente pas, n'écris pas, mon remuement de tous les jours me pèse. J'erre, me cogne partout, oublie ma clé dans la serrure, fait sortir le chien sans qu'il m'ait demandé la porte, allume deux cigarettes à la fois, qui fument toutes seules dans le cendrier et me rient au nez. (p. 13)

Robert Lalonde ouvre ses carnets intimes, convie son père, ses lectures, les écrivains qu'il aime, réfléchit sur son métier de comédien, empoigne la vie, secoue sa solitude, suit ses chiens et ses chats, une femelle garrot qui n'arrivera pas à bondir de l'autre côté de l'hiver. Des rencontres singulières aussi que la vie invente ici et là au cours des nombreux déplacements de ce diable de chercheur. Des textes comme une prière.



Pas de paix possible sans l'écriture. Ce matin, le réel est inadéquat, indifférent, hostile. Il est de la même étoffe que ces songes impénétrables qui m'ont tiré ici, poussé là, toute la nuit, exigeant de moi que je me comporte en héros, demi-dieu, demi-fou, pour qui l'ennemi, le sang, les conquêtes ne suffisent plus, et qui doit à présent descendre aux enfers affronter des monstres qui le dévisagent avec sa propre face grimaçante. (p. 57)

Les mots vont, viennent et s'éloignent, tournent comme des feuilles poussées par la rafale, comme une musique qui frappe au corps et fait chanceler. Robert Lalonde, avec ses grandes échappées farcies de brume et de couchers de soleil, vous ligote du premier mot à la dernière ligne. On devient étrangement vivant à suivre ce détrousseur de questions qui piaffe entre deux projets d'écriture, une aventure théâtrale ou une rencontre un peu étonnante. Les blessures de l'enfance refont surface, les moments où le petit garçon imaginait qu'il pouvait échapper à la lourdeur des jours et nager dans les étoiles, les paroles du père qui ont laissé des cicatrices.

Un livre d'une finesse remarquable, un ouvrage d'une qualité exceptionnelle. L'écrivain se livre comme rarement un écrivain le fait. Comment ligoter la vie et parvenir à savoir pourquoi il n'y a que des questions. Le lecteur ne peut en sortir sans être remué et changé. Robert Lalonde se fait encore une fois magicien.

Lire, écrire, c'est là toute l'omniprésence, toute l'omnipotence dont je suis capable. Le cœur battant, les yeux ouverts, les oreilles dépliées, le nez bien débouché : voir et surtout faire voir, c'est cela l'ouvrage de l'écrivain. (p. 135)

TOUT DANS LA TÊTE

Francine Déry est une autre espèce de voyageuse. Il lui faut partir, s'éloigner pour échapper au quotidien et à ses peurs. « Partir, c'est quitter un mal pour un moindre mal. »

En quatre récits, « sans explication », elle pousse le lecteur dans un monde où tout s'ancre dans les phrases et les images. L'inventé et le réel se confondent et le lecteur, s'il veut suivre la course, doit lâcher prise. « Souvent, tu te rappelles, tu as tenté de disparaître. Tu n'as réussi qu'à t'enfuir et à réparaître. La corde de la vie est aussi résistante que celle du pendu. » (p. 12)

Les voyages, une certaine Europe, des pays qui défilent et servent de décors. L'écrivaine raffole des trains, des gares, des départs et des arrivées. Les lieux où tout est possible. Dans une ville inconnue, tous les espoirs peuvent se rêver. Elle va et il y a une rivière ou un pont. Une grande place aussi et un homme qui l'attend. Les rues où elle circule s'effacent. Francine Déry entre dans un musée, fige devant un tableau qui se met à vibrer. À force de regarder une toile, ce n'est peut-être plus l'œuvre que l'on fixe mais uniquement soi.

Il se détache comme élément central d'un tableau en train de se faire. Il passe et repasse, la main droite tendue, ouverte à la pièce qui ne tombera pas. Droit comme une lame bien affûtée, il tranche la foule. Son visage est blanc et soutient un regard fixe. Une certaine innocence accentue les traits jusqu'à la douceur angélique. La chevelure noire, emmêlée comme les branches d'un olivier, court jusqu'à la naissance des épaules. (p. 57)

Déry aime le trait qui effleure et suggère. Elle s'abandonne malheureusement trop souvent à l'ivresse des mots, usant des allitérations ou des jeux sonores. Elle se grise, s'étourdit, et il n'y a plus que les mots qui battent frénétiquement des ailes.

La nuit, l'homme brisé dressait la nuque et visait haut. Il remontait la cathédrale du primate jusqu'aux limites jamais atteintes du fil interminable. De l'assemblage éblouissant des mots sublimés dans le feu de ses vertiges, il fit entendre la vibration immortelle de sa mortelle vision. Il tenait le fil tendu entre le primate et l'étoile. Il fut. Sans espoir, avec conviction. (p. 48)

On ne voyage somme toute que dans la tête de Francine Déry, que dans ses fantasmes, que dans ses phrases qui s'ouvrent et se referment comme des coffrets. On s'y perd.

Les gouttes de pluie commencent à tomber sur et dans ma tête. JE ne veux plus de cette agression, je chasse les mots, ces mouches, les mots et les mouches des mots squattant dans ma cervelle. (p. 27)

Sans explication ne réussit jamais à accrocher le lecteur. Il manque une cohésion, un liant qui en aurait fait un tout. Et puis les images forcées, les enflures verbales finissent par agacer le plus patient des lecteurs. L'ivresse de l'écriture peut aussi faire en sorte que l'on oublie son sujet pour pédaler à vide.

LE CORPS ENTIER

Jean Royer continue à dessiner les territoires de son corps. Après *La main cachée* et *La main ouverte*, voici qu'il présente *La main nue*, celle qu'il utilise pour caresser les mots et faire en sorte qu'ils s'installent dans le monde et peut-être aussi en lui. L'écrivain remonte à l'enfance, à son état de fœtus

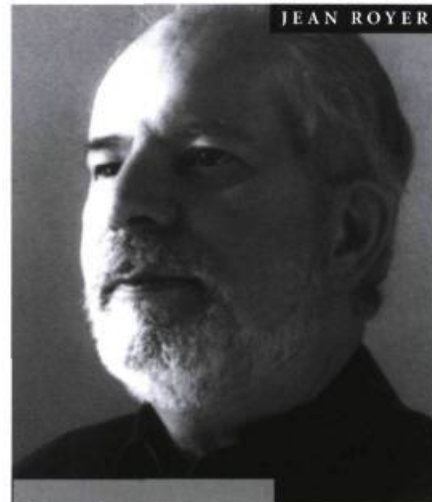
FRANCINE DÉRY



pour tenter d'imaginer cette passion des mots, ce désir qu'il a toujours eu en lui d'exprimer le soi dans le monde et le monde en soi.

Je n'avais pas encore de mots et j'ignorais d'où venait la neige. La voix de ma mère m'était une musique. Était-je né déjà ? Ou nageais-je dans ma mémoire, sans savoir si j'étais garçon ou fille ? Je n'avais pas de voix, pas de langage à moi. J'étais une oreille et ma mère chantait. (p. 13)

D'emblée, Royer s'installe entre un père silencieux et une mère qui porte le langage. Duo plutôt familial dans nos foyers littéraires. Jean Royer est « né incomplet » si l'on veut, avec une main droite qui n'a pas poussé comme elle aurait dû. Elle est demeurée dans l'utérus de la mère. Et ce paternel porté sur la religion comme on peut l'être sur la boisson s'est senti puni par Dieu dans son fils. De quoi traumatiser le plus coriace des mâles. « Un jour, pourtant, ce père a consenti à se tourner vers moi sans pleurer. Il m'a jeté un regard inquiet, puis il m'a lancé un mot en point d'interrogation : était-ce le mot "amour" ? ». (p. 15)



JEAN ROYER



Royer tente de combler ce manque qu'il a ressenti dans son corps par l'écriture, le langage hérité de sa mère et l'amour. Parce que par l'écriture et le poème, Jean Royer a la certitude de se donner un corps au complet. « L'intimité du langage m'enseigne le mouvement vers soi, le mouvement vers l'autre. Je renais parmi les fragrances du parfum de rose. J'habite le jardin du faire et du dire. » (p. 38)

Jean Royer esquisse sa trajectoire singulière. L'île d'Orléans où il a fondé un théâtre avec Félix Leclerc. Il en a parlé abondamment dans les livres cités plus haut. Après, il a été journaliste, critique littéraire et responsable des pages culturelles au journal *Le Devoir*. Il s'attarde sur l'entrevue littéraire, sa « critique d'accompagnement », comme il dit. Après, il y aura Gaston Miron et Jean-Guy Pilon, ses autres pères.

Je deviendrai écrivain : écrivant de la main gauche l'absence de la main droite. Manque de gestes pour m'exprimer et compensation dans le geste d'écrire. Le poème retracera les chemins inconnus, les sensations manquées. Le poème dénouera les nœuds de ce cordon qui étranglait une partie de moi-même. (p. 46-47)

On voudrait bien compatir avec Jean Royer, mais quelque chose agace tout au long de la lecture. On voudrait aimer ce livre, mais la recherche systématique de l'expression qui fait « salon littéraire » rebute. L'étrange sentiment qu'il écrit en se regardant écrire. Toujours. La prose de Jean Royer a un côté suranné qui gâche le plaisir. Ce qui aurait pu être un récit touchant, senti et vivant devient une suite « d'effets de style » un peu ridicule. Malgré la gravité du propos, la détresse que l'on sent derrière les mots, nous n'arrivons jamais à éprouver de l'empathie pour Jean Royer. À trop se regarder écrire, à trop vouloir s'inventer une mythologie personnelle, Jean Royer finit par étouffer son propos.